

Le Cateau

Bulletin des Évacués

Il y a deux ans...

Nous voici au second anniversaire de la guerre, l'âme chancelante sous le faix des douloureux souvenirs et des pénibles réalités qui nous accablent. Nos épreuves, loin de s'atténuer en raison même de leur durée, se multiplient de plus en plus, et nous nous demandons avec terreur : que nous réserve demain ?

— Et pourtant, il nous faut continuer d'être courageux coûte que coûte, il faut travailler et lutter jusqu'au bout; la seule défaillance qui soit honorable est celle qui nous couchera dans la tombe, victimes du devoir accompli.

Quand fut décrétée la mobilisation, notre devise fut : *Chacun doit faire son Devoir*. En nous dérobant à l'invasion, nous avons voulu conserver à la France nos efforts et notre dévouement; c'est pour assurer le salut de notre chère Patrie et lui procurer la victoire que nous acceptons de grand cœur les plus durs sacrifices. Qui que nous soyons, au lendemain de la guerre, en comparant nos souffrances à notre générosité, puissions-nous nous rendre le témoignage d'avoir compris et réalisé toutes nos obligations. Celui qui aurait recours à des manœuvres déloyales pour excuser sa lâcheté et refuser son concours serait responsable devant Dieu du sang versé par nos héroïques soldats.

Chacun doit faire son devoir. Plus tard, lorsque la paix nous sera rendue, autant les vrais patriotes seront glorifiés comme ils le méritent, autant les autres subiront la honte du déshonneur qu'ils se réservent pour eux-mêmes et leurs descendants, car les décisions de l'opinion sont impitoyables et quand on les a encourues une fois, il est trop tard pour en détourner la rigueur.

Demandons à Dieu le courage chrétien de tout affronter pour sauver la France. »

Nos Morts.

LE CATEAU. — *Madame Picard*, décédée le 26 mai 1916. Ce deuil est une épreuve très grande pour M. Emile Picard, dont le dévouement incessant excite notre admiration et notre reconnaissance. Tous les Catésiens prendront part à la douleur de notre premier adjoint et de toute sa famille.

Célestin Delattre, du faubourg de Cambrai, tué le 21 mai au bois d'Haudremont. Son capitaine a écrit à son sujet la lettre suivante :

« La mort de mon brave chasseur Delattre m'a particulièrement touché, car il était comme moi un des « vieux » du Bataillon. Je le connaissais depuis les premiers jours de la campagne ; je l'avais eu souvent sous mes ordres et j'avais apprécié ses qualités de courage, d'entrain de dévouement. Souvent il me parlait de sa femme et de son petit enfant dont il n'avait pas de nouvelles.

« Le malheureux garçon est mort, écrasé sous son abri dans la tranchée de première ligne du bois d'Haudremont entre la côte du Poivre et la ferme Thiaumont. — L'abri effondré sert de tombeau à son lieutenant de section et à deux autres camarades.

« Vous pourrez, plus tard donner à sa femme l'assurance qu'il n'a pas souffert un instant. Il est passé sans transition de la vie à la mort. L'accident a eu lieu le 21 mai vers 16 heures.

« Vous pouvez lui dire de plus que ses chefs l'estimaient vivement et que ses camarades l'aimaient. »

Nos Internés en Suisse.

« Tous les Catésiens du camp de Friedrichsfeld sont en bonne santé, pleins de courage et de patience.... Nous avons quitté, avec un immense plaisir, le camp le 2 mai vers 11 heures et, à la 1/2, nous étions installés dans le train qui nous transportait jusqu'à Constance. Entre Friedrichsfeld et Cologne, où nous arrivons vers 7 heures du soir, le trajet fut coupé par deux arrêts de deux heures; l'un pour attendre les prisonniers venant de Munster et le second pour prendre un repas (soupe aux haricots, chose très rare, car nous n'en avions plus eu depuis 21 mois!). Nous traversons le Rhin à Cologne sur un pont superbe et apercevons à notre gauche la belle cathédrale; notre train accentue son allure et nous cotoyons, tantôt à droite, tantôt à gauche, ce beau fleuve et cette magnifique vallée pendant la nuit et à notre grand regret, car nous ne pouvons admirer les sites qui défilent devant nous. On sommeille plutôt qu'on ne dort, et, en rêve... nous voyons ce beau pays reconquis par nos vaillants poilus et le Rhin redevenu français. A minuit, arrêt et buffet : peu de temps nous est accordé pour manger et nous reprenons notre place. Le matin, notre train nous amène près des Monts de la Forêt-Noire, le paysage change; de plus en plus, les collines s'élèvent et, dans l'après-midi, les premiers contreforts des Alpes apparaissent, puis c'est un lac que nous contournons et, à 8 heures du soir, nous faisons notre entrée dans la ville de Constance. — A la gare, nous voyons des soldats qui partent pour la Suisse, et le cafard, le noir cafard nous prend, car

ils nous disent que 20 % ont été refusés et sont retournés en Allemagne! — Le lendemain matin, visite des médecins suisses et allemands : j'ai le bonheur d'être accepté et c'est notre sympathique Maire du Cateau, M. Boulogne, qui en est averti le premier, car lui, a été accepté la veille et a attendu pour connaître le résultat de ma visite. Enfin, le principal est fait, le cafard s'est volatilisé, la joie revient bien vite et aide à supporter facilement les deux jours que nous devons passer côté à côté avec nos ennemis.

« Le vendredi soir à 8 heures, nous voici installés dans un bon wagon de seconde, et le train s'ébranle tout doucement. Nous quittons la gare de Constance en jetant un dernier regard sur le lac, et en pensant à la fable de la *Laitière et du Pot au lait*, nous disons : adieu, boche, cochon, choucroute, etc., etc..., puis ... un soldat habillé de gris, surmonté d'un paratonnerre..., un passage à niveau, et... changement de décor : de l'autre côté du chemin, un drapeau français et un suisse! un cri formidable de : « *Vive la France!* » nous salue au passage, poussé par les hommes, femmes et enfants, placés de chaque côté de la voie et agitant mouchoirs et chapeaux. Tous nous nous précipitons aux fenêtres et, c'est les larmes aux yeux, que nous les remercions au cri de : « *Vive la Suisse!* » suivi bientôt d'une vibrante *Marseillaise* partant de toutes nos poitrines. Que c'était bon de pouvoir ainsi chanter! — Notre train file toujours entre deux haies de personnes accourues pour nous saluer au passage et traverse les stations pleines de monde. — Dix minutes après, arrêt dans une gare; toute la population du pays est là couvrant les quais. Notre chef de train, capitaine suisse, descend, se tourne vers nous, nous souhaite la bienvenue et termine par le cri mille fois répété de : « *Vive la France!* » Sur un signe, toute cette foule se précipite sur notre train et nous comble de bouquets, de gerbes et de corbeilles de fleurs, ainsi que de fruits et de quoi fumer. Ne pouvant descendre, nous leur disons un grand merci et notre train reprend sa marche toujours entre deux haies de personnes nous saluant de leurs vivats jusqu'à Zurich où nous arrivons à 9 heures, et non sans avoir aussi reçu dans d'autres gares, force bouquets et fruits. Notre wagon est transformé en une véritable corbeilles de fleurs, la joie rayonne sur tous les visages. — A Zurich, notre train stoppe 20 minutes, ce temps est mis à profit par la Colonie française qui vient nous offrir journaux français, chocolat, etc, etc.; l'on cause notre langue et cela fait du bien, puis départ, et à minuit nouvel arrêt, c'est Olten. Cette fois tout le monde descend et nous nous rendons au buffet salués au passage par la Chorale venue pour nous donner une audition. Les Dames de la Croix-Rouge nous reçoivent très gentiment et une légère collation nous est offerte tout en écoutant trois jolis morceaux chantés par la Chorale. A 1 heure, tout le monde regagne sa place, le train ne partira qu'à 6 heures du matin. On essaie de dormir mais impossible car ces réceptions nous

ont remués à un tel point, que le bon sommeil réconfortant s'obstine à ne pas venir. — A 6 heures donc départ, toujours mêmes acclamations, et à 8 heures, arrêt : nous quittons notre train et emportons nos fleurs. La gare est noire de monde, tout le monde crie, tous les bras s'agitent et on entend plus que le mot « *France* » tant les cris sont nourris et répétés. De grandes jeunes filles en blanc, toute la haute société de Lucerne, s'avancent vers nous, nous présentant de gentils bouquets de muguet et deux petits drapeaux français et suisse, et nous voilà hors de la gare. La foule est massée de chaque côté de la rue que nous traversons pour aller à l'Hôtel Métropole, et c'est sous une véritable avalanche de fleurs et de fruits que nous pénétrons dans ce local immense. Notre entrée dans la salle à manger est saluée par la *Marseillaise* qu'une jeune Française joue au piano et que tout le monde chante, c'est du délire, on voudrait chanter, mais ce sont plutôt des larmes qui répondent. Les Dames Françaises de la Croix-Rouge de Lucerne nous reçoivent et un bon lunch nous est servi ; la salle est magnifiquement décorée aux couleurs suisses et françaises. Des cartes, des crayons sont placés devant nous et nous écrivons tous à nos familles pour leur annoncer la bonne nouvelle. Il y a pour croire que nous rêvons, et, privés depuis si longtemps de pareille société, nous ne savons que dire à toutes ces personnes. On réclame le silence, alors c'est le tour des toasts dits par le Président de la Croix-Rouge, le Consul de France, le Consul de Belgique, d'Angleterre, et après chaque discours, l'*hymne suisse*, la *Marseillaise*, la *Brabançonne*, l'*hymne anglais* ; puis la foule est autorisée à entrer, de petites parlottes commencent, toujours avec distribution de gâteries, puis de gentils petits sacs aux couleurs de Lucerne, de Suisse et de France, garnis d'objets indispensables, nous sont offerts, et le départ s'effectue dans les mêmes conditions qu'à l'arrivée. — Nous gagnons le bateau qui s'éloigne bien vite de Lucerne, nous traversons le beau lac des Quatre-Cantons et débarquons à Stansdaat où nous prenons le tramway électrique qui nous amène à Engelberg. Nouvelle réception : de charmantes petites filles en blanc, conduites par des religieuses, nous offrent encore et toujours des fleurs et nous accompagnent à notre hôtel. Si vous aviez été là, je crois que vous nous auriez plutôt pris pour des corbeilles fleuries que pour des soldats. Excellent accueil à l'hôtel très confortablement installé ; aussi la bonne nourriture et le bon air auront vite fait de nous remettre.

« Nous sommes bien vus par la population, le paysage est de toute beauté ; nous sommes dans un des plus beaux coins de la Suisse, les promenades sont magnifiques et faites pour contenter tout le monde, car l'on peut aller sur les montagnes ou dans la vallée. — Comme service religieux nous avons messe pour les internés le dimanche à 11 heures avec sermon en français, et tous les jours l'on peut assister à la messe de 6 h. 1/2. Une église de toute beauté, un vrai bijou

intérieurement, c'est la chapelle des Bénédictins qui ont ici un séminaire et un collège. Le pays est très catholique et vous verriez avec plaisir que les internés prient bien pour leur pays.

« Tout cela est très beau, diriez-vous, je n'en disconviens pas mais ça ne vaut pas encore notre cher Cateau ».

Nos Soldats.

A. Risbourg, mutilé du bras droit, a été réformé à Foin par le Conseil du 25 juillet; il se retire à Rennes, 65, av. de la Gare — Edouard Gavériaux, 5^e d'artillerie à pied, 28^e batterie nouvelle, 8^e groupe.

EN SERBIE. — « Nous sommes en Macédoine, dans un pays montagneux. Nous venons au repos à 7 kilomètres du front, dans une région ravagée par la guerre des Balkans en 1912 et 1913; il n'y a plus que des ruines où l'on ne rencontre pas un chien, si ce n'est que nous voyons assez souvent des loups ainsi que des chacals, des vipères, des scorpions, et quelquefois un ours qui rôde autour du camp : nous faisons des battues pour le capturer. Tant qu'aux attaques, nous ne nous sommes pas rencontrés avec les boches depuis le mois de mars ; nous sommes retranchés tout comme en France ». C.

« Ici dans ce pays sauvage on ne saurait rien trouver, pas même de l'eau, et le peu qu'il y a on nous défend d'en boire pour éviter les fièvres paludéennes et la dysenterie. Du reste, tous les jours notre infirmier passe et nous donne une pastille blanche pour éviter ces malaises. La chaleur est excessive, nous avons eu il y a deux jours 52 degrés ; il paraît, d'après les habitants, que le mois prochain nous devons avoir 68 degrés : qu'est-ce que l'on va prendre ! » L.

Nos Compatriotes.

On demande des nouvelles des familles suivantes :

Sarcy-Decronambourg, 2, rue de Tupigny. — Boudoux-Guétré, rue de Péronne-sur-Selle. — Farçage, demeurant à Troisvilles. — Sartiaux, rue Genti. — Cyriaque-Lepaon.